

Presque étranger pourtant

THILO KRAUSE

Vers la fin des vacances, Vito avait repris quelques couleurs. Même à contrecœur, ses parents devaient reconnaître qu’il allait mieux depuis que nous avions recommencé à passer du temps ensemble. Ainsi, je fus à nouveau admis chez eux. Les parents de Vito ne m’adressaient pas la parole. Pendant nos jeux, ils ne m’apportaient jamais un verre d’eau, ni une seconde assiette avec des quartiers de pommes. À la nuit tombante, je rentrais chez moi comme un voleur, car c’est bien ce que j’étais : un voleur, qui avait pris la jambe de Vito. Pourtant mes parents voyaient la chose autrement : il y avait eu des bousilleurs. Des *bousilleurs*. Je remâchai longtemps ce mot sans le comprendre. Je savais seulement qu’il avait à voir avec les médecins qui avaient opéré Vito. Je savais aussi que quelque chose avait cloché. Mes parents faisaient de leur mieux pour m’expliquer que je ne devais pas me sentir coupable. *Bousilleurs* – un mot à sucer comme un bonbon, et la bouche se pénétrait d’un peu de douceur.

Vous avez été aussi nigauds l’un que l’autre, disait mon père. Vito est tombé de lui-même. Comme toi, tu aurais pu tomber.

Mais je pensais à la prise, à l’oreille bien découpée qui m’avait sauvé. Et je pensais que je n’avais rien dit. Allez savoir pourquoi. J’avais tenu ma langue. Et je n’en ai pas dit beaucoup plus quand l’école a repris.

*

Tous les matins, j’allais chercher Vito. Je le poussais à l’école où Jiri avait disposé deux vieilles planches contre la porte de derrière pour que je puisse accompagner Vito dans son fauteuil jusqu’à l’intérieur. Une fois dedans, il marchait avec ses béquilles, mais dehors, Vito préférerait qu’on le pousse. Dans la classe aussi, il pouvait se lever et marcher, pour *activer la circulation dans les jambes*, ainsi que sa mère l’avait spécifié sur un billet à l’intention du maître. Quant à moi, je devais rester à ma place. À la moindre incartade, je recevais un avertissement. Dès la première semaine, j’eus deux annotations. La première page de mon carnet de devoirs tout neuf était barbouillée de rouge. Je n’en éprouvais aucune honte, et je ne redoutais pas davantage mes parents. Jusqu’à la deuxième semaine, je fus perplexe, ne comprenant pas ce qui m’arrivait. Les places avaient changé. Vito et moi étions assis aux deux extrémités de la classe, en diagonale. C’est ainsi que je découvris un mot nouveau. Influence. Je l’entendais prononcer furtivement quand les maîtres discutaient tout en surveillant la récréation, et qu’ils me désignaient et utilisaient ce mot, précisément : influence. Il me fallut quelque temps pour comprendre ce qu’il recouvrait, ou devait recouvrir. Si mes parents avaient parlé de *bousilleurs*, et si leur façon de prononcer ces syllabes me procurait une vague consolation, *influence* avait pour moi une saveur amère, qui me séparait des autres et pour un temps, à ce qu’il me sembla, de Vito lui-même. Pourtant, le jour arriva du premier appel au drapeau, à l’occasion de la rentrée des classes, et il s’avéra que Vito et moi, nous étions dans le même bateau, perdus loin au large. Les choses jadis familières n’étaient plus que des lumières lointaines, sur un rivage que nous ne pouvions même plus espérer rejoindre un jour.

*

Par une matinée torride de fin d’été, nous nous sommes rendus à l’appel. L’école entière était rassemblée au milieu de la cour. Au centre, le noyer, avec son feuillage si ample et si dense que parfois, quand il y avait du vent, je pensais qu’il allait tout simplement s’envoler comme un énorme ballon. Nous portions tous nos chemises de pionniers avec les foulards. Ceux des petits étaient bleus. Nous, les grands, nous en portions des rouges. Sur la manche, à hauteur d’épaule, était brodée la flamme éternelle de l’organisation des pionniers. Il fallait nouer les foulards d’une manière très précise, en sorte de laisser dépasser les pointes de dix centimètres de chaque côté du nœud, symétriquement. Le nœud lui-même demeurerait caché. Par une manipulation habile du tissu, il était dissimulé sous une petite patte.

On avait eu sport à la première heure. J’étais resté dans les buts et pendant toute l’heure, je n’avais pensé à rien d’autre qu’à ce nœud. J’avais encaissé un but après l’autre. Les cama-

rades m’en voulaient. Après la leçon, j’avais attendu devant les vestiaires des filles qu’une grande m’aide à refaire le nœud, même si cela ne devait pas me sauver.

Le maître de chimie fit démarrer le pick-up. Un grésillement se fit entendre dans les haut-parleurs qui avaient été apportés tout exprès dans la cour de l’école par les grands du mouvement de jeunesse. En imagination, je m’assis au bord de notre falaise et tâchai de plonger le regard sur le village. Nous étions alignés là, une classe après l’autre, dix par dix en file indienne. Le responsable du Conseil de groupe de chaque classe brandissait un fanion, levé comme un étendard. Je me retrouvai dernier de la rangée. Devant moi, Vito dans son fauteuil roulant. On nous avait dit de nous tenir prêts. À quoi, nous ne le savions pas. Les récompenses pour bon apprentissage à l’école socialiste avaient été distribuées en fin d’année. À la Foire des champions de demain, nous n’avions aucun atout à abattre, face aux projets grandioses de garçons qui ne mettaient jamais le nez dehors et qui restaient toujours dans leur chambre à faire des constructions pour raler des mentions. J’étais derrière Vito. À peine en-dessous de mes yeux, le fouillis blond de ses boucles rutilait. Lorsque je me baissais derrière son dos et ses boucles, le moignon et les jambes disparaissaient de ma vue. Un instant, je pouvais imaginer qu’il n’était rien arrivé. Je réduisais le fauteuil roulant à un simple fauteuil. En sorte que pendant quelques minutes, tout était intact, dans ma tête.

Le directeur annonça les objectifs de l’année. Il compara notre école à une fabrique. Les ouvriers travaillaient, notre devoir à nous était de fabriquer les meilleures notes : rien que des 1. Notre production, c’était les examens que nous passions. Et ils avaient le pouvoir de rendre nos parents heureux, ainsi que nos grands-parents, nos oncles et nos tantes qui tous, étaient des travailleurs. Grâce à ce pouvoir de rendre heureux, nos résultats aideraient tout le monde. Les joues de notre maître de chimie, derrière le pick-up, étaient cramoisies. Je ne savais plus sur quelle jambe me tenir. Mes pieds commençaient à brûler. En imagination, je filai à la dérive, je grimpai dans le ballon du noyer, m’élevai dans les airs. Vito avec moi dans la nacelle. Nous rejetions un sac de sable après l’autre, nous escaladions l’azur, toujours plus vite.

Je sursautai, écrasai le menton sur ma poitrine. Silence de mort. Très loin, j’avais cru entendre l’écho de mon nom. Il me fallut un instant pour m’apercevoir que ce silence me concernait. Je sentis les regards, je vis les cous des fayots pivoter à moitié, ils auraient bien voulu regarder, mais n’osaient pas tourner la tête trop ouvertement. C’est Vito qui renversa la tête en arrière en disant que nous devions aller devant. Je saisis les poignées du fauteuil. Vito n’avait pas apporté ses béquilles. La place de l’appel était couverte d’un amalgame de gravier, de poussière et de boue. Vito enserrait fermement les accoudoirs entre ses mains et ses avant-bras. Je poussais de toutes mes forces. Les maîtres nous examinaient sans cacher leur curiosité. Les élèves étaient de plus en plus nombreux à oser tourner la tête. Sous ma chemise de pionnier, la sueur dégoulinait sur mon ventre. Il fallait quasiment faire le tour du noyer pour arriver près du directeur. Alors que nous l’avions presque rejoint, une des roues heurta un gros caillou et resta bloquée. Le fauteuil bascula. Vito tomba en avant dans la poussière. Certains ricanaient. D’autres étaient muets. Je remis le fauteuil d’aplomb. Puis je saisis Vito sous les aisselles, le hissai sur le siège. Des graviers s’étaient enfoncés dans ses paumes. Il ne dit rien, et je n’osai pas lui demander s’il s’était fait mal. La monitrice des pionniers se précipita à mon secours. Et puis nous nous sommes retrouvés juste à côté du directeur, un homme corpulent que la chute de Vito, visiblement, avait déconcerté. Il roulait nerveusement le papier qu’il avait à la main. Il posa les yeux sur moi, puis sur Vito, sans soutenir nos regards quand ils croisaient le sien. Il se racla la gorge et prit la parole. Je gardais la tête basse, ne relevant les yeux que de loin en loin. Devant nous, l’école entière. Vito affalé et sale dans son fauteuil. Moi, tâchant de garder contenance. Les filles de notre classe chuchotaient. Je crois que quelques-unes pleuraient. Le directeur a dit ce qu’il avait à dire, combien nous avions failli à ce qui aurait fait de nous de bons pionniers. Vito n’aurait désormais plus qu’une jambe, pour le reste de sa vie. Il me faudrait désormais en porter la responsabilité, pour le reste de ma vie.

Un grésillement. Notre maître de chimie avait abaissé le bras du tourne-disque. La musique se mit à tonitruer. L’appel était terminé. Tous regagnèrent l’école. Personne n’osait s’approcher de Vito et de moi. Pendant quelques minutes, nous sommes restés seuls au milieu de la cour, sous l’immense noyer. J’avais posé les mains sur les épaules de Vito, j’écartais le buste en arrière pour que mes larmes ne tombent pas sur Vito. Je pensais que maintenant, j’allais grimper avec Vito tout là-haut dans les branches et m’envoler. Mais l’arbre ne bougeait pas. C’étaient les autres qui s’envolaient, détendus, légers, ils regagnaient leurs classes où les attendaient peut-être quelques vocables inconnus, quelques devoirs plus ou moins difficiles, et rien de plus.

Extrait du roman *Presque étranger pourtant*, choisi et traduit de l’allemand par Marion Graf.

biblio

Elbwärts

Prix Robert Walser 2020, Hanser Verlag, 2020.

Was wir reden, wenn es gewittert

Poésie, Hanser Verlag, 2019.

Um die Dinge ganz zu lassen

Poésie, Poetenladen Verlag, 2016.

Und das ist alles genug

Poésie, Prix suisse de littérature 2012, Poetenladen Verlag, 2012.

Deux lundis par mois, retrouvez dans *Le Courrier* le texte inédit d’un.e auteur.e suisse ou résidant en Suisse, ou une traduction inédite d’un.e traducteur.trice de Suisse. Voir www.lecourrier.ch/auteursCH Avec le soutien de Pro Helvetia, de la République et canton de Genève, de la Fondation Cœrtli, de la Fondation Pittard de l’Andelyn et de l’Association [ch]littérature.ch].



PHOTO PETER-ANDREAS HASSIEPEN

bio

THILO KRAUSE est né en 1977 à Dresde, en ex-Allemagne de l’Est. Il étudie l’ingénierie économique à Dresde et à Londres avant d’obtenir un doctorat à l’Ecole polytechnique fédérale de Zurich (EPFZ), où il travaille dans la recherche depuis 2008. Il est l’auteur de trois recueils de poèmes, tous primés. Son premier roman, *Presque étranger pourtant*, a reçu le Prix Robert Walser 2020 (titre original *Elbwärts*). Il paraîtra en janvier 2022 aux éditions Zoé, dans une traduction de Marion Graf. Thilo Krause a l’art de traduire physiquement les émotions avec une précision et des images à couper le souffle. **CO**

www.thilokrause.ch

MARION GRAF est née en 1954 à Neuchâtel et vit à Schaffhouse. Elle a étudié le russe, l’espagnol et le français aux universités de Bâle, Lausanne, Voronej et Cracovie. Elle a traduit une quinzaine de livres de Robert Walser pour les éditions Zoé, mais aussi de nombreux romanciers et poètes alémaniques et russes (Markus Werner, Klaus Merz, Aglaja Veteranyi, Anna Akhmatova, Alexander Markin, etc.). Elle a publié chez Zoé *L’Ecrivain et son traducteur en Suisse et en Europe* (1996), et participé à de nombreuses initiatives destinées à vitaliser l’échange entre les littératures suisses. Critique littéraire spécialisée en poésie, elle est, depuis 2010, responsable de *La Revue de Belles-Lettres*. Elle parle de sa traduction du roman de Thilo Krause dans un texte à lire sur notre site. **CO**